



CLASSIQUES
GARNIER

WAGNER (Marie-France), LE BRUN-GOUANVIC (Claire), « Préface », *in* WAGNER (Marie-France), LE BRUN-GOUANVIC (Claire) (dir.), *Les Arts du spectacle dans la ville (1404-1721)*, p. 11-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5761-6.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5761-6.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2001. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Dans ses rêves maintenant apparaissent des villes légères
comme des cerfs-volants, des villes transparentes comme
des moustiquaires, des villes nervures de feuilles, des
villes lignes de la main, des villes filigranes à voir au
travers d'une épaisseur opaque ou leurrante.

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, p. 90

Ville réelle et ville imaginée par ceux qui la donnent à voir, les détenteurs du pouvoir et les artistes. La ville est un échafaudage de l'esprit, régi par l'urbanisme et l'urbanité, dont la disposition des lieux – leur répartition, – et leur économie – l'usage auquel chaque lieu est destiné – se réifient en espaces publics : rues bordées par les façades des bâtiments, places, cours, foires, jeux de paume, tréteaux, parvis de cathédrale, salles de théâtre, et en espaces privés : chambres bourgeoises et salles de château. Ces lieux se métamorphosent en villes dites, narrées, peintes et décorées, en scènes imaginaires, en espaces symboliques et en lieux moralisés ; bref, en espaces qui s'imbriquent, se superposent, mais qui jamais ne se confondent. Lieu spéculaire civilisé et cultivé (ou barbare et violent), construit et reconstruit comme un songe enté de rêves, la ville s'oppose à la nature sauvage ou verdoyante, et à la rusticité de la campagne.

La ville concentre les plaisirs de toutes sortes, des plus raffinés et nobles, des plus vertueux et religieux, aux plus pervers et irrévérencieux : les plaisirs de la fête, ceux des poèmes lancés à Dieu ou à la Vierge Marie, ceux du dialogue dans la rue ou sur le trottoir, du jeu au tripot ou dans la chambre. Le rôle festif de la ville reste partie intégrante de sa fonction culturelle. De nos jours, la visite officielle d'un chef d'État, les pèlerinages et les processions religieuses, les funérailles d'une princesse, les fêtes de la musique, les festivals de la danse et du théâtre, la foire d'une spécialité gastronomique et d'une boisson régionale, le défilé d'une équipe sportive remportant la coupe du monde, les courses de

vachettes. Toutes ces fêtes ponctuent le calendrier urbain, travestissent la quotidienneté de la ville et se greffent à elle. Et pour marquer le passage dans un autre millénaire, des architectures éphémères se dresseront sur les Champs-Élysées. L'atmosphère de la célébration, où sautent les bouchons de champagne, rappelle celle des cérémonies royales où coulait le vin des fontaines et où régnait l'abondance de la bombance. L'idée même de la fête semble annuler les barrières sociales.

La ville est le lieu de la plupart des spectacles, qui sont, selon Furetière, des « divertissements et représentations qu'on donne au public » ; ainsi, aux opéras, aux comédies, aux ballets s'ajoute tout ce qui peut se voir sur les théâtres et les amphithéâtres, et également sur les places publiques – les carrousels, les joutes et les tournois –, ou sur les rivières, les feux d'artifice. Deux sortes de spectacles intéressent l'homme, selon le Chevalier de Jaucourt, qui distingue dans l'*Encyclopédie* : « les spectacles où la force du corps & la souplesse des membres se montraient » et ceux « où l'on voit les ressources du génie & les ressorts des passions ». Certes, les deux genres peuvent être cultivés dans le même spectacle.

Des éléments dominent dans l'organisation de la cérémonie en tant que fête spectaculaire : d'une part, la musique, le « bruissement » des canons et les cris de joie du peuple qui résonnent dans toute la ville ; d'autre part, la magnificence des ornements des rues et des façades qui disparaissent derrière des tentures de brocart ou des tapis en soie ou en laine, l'opulence des chars allégoriques du cortège, la majesté des architectures doriques, ioniques ou corinthiennes, en plâtre ou en carton, qui se dressent au milieu des voies ou des places contre vents et intempéries. Le décor donne sa dignité à la cérémonie, alors que les inscriptions, les sculptures et les peintures en multiplient les spectacles. Les tableaux vivants animent des jeux de rôle hyperboliques, multipliant les louanges destinées au visiteur

prestigieux. Rien n'est trop beau pour les hôtes de la cité, qui offre et reçoit et, paradoxalement, est reçue.

Le luxe et la richesse, émanant des manifestations festives, correspondent sans doute à la volonté d'exprimer et d'imprimer avec force la grandeur et la majesté du pouvoir politique et, contribuent de la sorte à faire du spectacle un moment de pause magique dans le déroulement de la vie quotidienne, regroupant dans un même lieu, non seulement la population urbaine, mais celle de toute une région. De cette transposition du réel que la solennité projette sur la ville émerge une autre territorialisation. Dans ce nouvel espace aggloméré, la strate politique se découvre. Machiavel l'a bien révélé, l'on gagne le peuple avec les fêtes, après que les Romains le firent avec du pain et des jeux. Les livres de comptes dévoilent cependant des dépenses considérables et souvent disproportionnées par rapport au temps éphémère de la fête et du spectacle.

De ces cérémonies impressionnantes, il ne reste que des relations, lieux de mémoire. Leur lecture crée un ordre différent, refaçonne et construit un nouveau spectacle à partir de l'événement ponctuel et unique, des visites exceptionnelles ou dictées par un événement politique – la paix ou la signature d'une alliance ; ou, à partir de l'événement cyclique fixé par la tradition du calendrier liturgique, du déplacement saisonnier du roi, des noces ou des naissances. Alors que les relations médiévales donnent la prépondérance à la narration, car les récits gardent en mémoire le faste des fêtes, c'est le spectacle qui prédomine au XVII^e siècle. En effet, les descriptions, essentiellement consacrées à l'organisation de l'espace visuel, fixent par l'écriture la sédimentation progressive de rituels et de célébrations diverses. Ainsi la fable mythologique, qui perd sa composante politique, s'évide-t-elle : Apollon-machine se transforme en automate esthétique.

La ville est racontée dans sa relation à l'ordre, à son économie qui facilite la vie, mais son fonctionnement, émergent de la

fiction, peut être perturbé temporairement par la description d'un funambule se balançant entre les tours d'une cathédrale, l'irrévérence des sociétés joyeuses à Dijon ou les mots disgracieux d'un comédien. Une relation parodique et satirique imaginaire, faite sur le mode de l'entrée solennelle ridiculise le roi et sa cour. En Nouvelle-France, c'est la prise de possession d'un territoire à peine défriché que marque la cérémonie d'entrée. Le récit burlesque dégrade et pervertit la foire et le récit comique réitéré d'un crime sape le fondement juridique de la cité en édifiant un nouveau mythe que la mémoire consolide.

Ces spectacles et ces manifestations ainsi que toutes leurs composantes s'inscrivent dans l'histoire et dans l'espace de la cité. L'itinéraire à l'intérieur de la ville varie selon les époques, selon les fêtes religieuses ou profanes, selon le développement de la ville et la croissance de sa population, mais les traditions festives cycliques sont à la fois marquées par la permanence et l'évolution. L'importance de la place ressurgit dans l'image de la ville, point médian vers lequel convergent toutes les rues ; c'est le lieu de rencontre convivial où la fête bat dans tout son faste.

Les entrées solennelles dans les villes disparaissent avec l'absolutisme centralisateur de Louis XIV. Le roi n'a plus besoin de se déplacer, les signes de son pouvoir politique sont présents et bien en place dans tout le royaume. Et dans les lieux publics, les individus, enfarinés du masque des règles et des bienséances, moulé et fixé par les Traités des Passions, jouent un rôle. On se souvient de la séquence des ducs à genoux devant le mannequin revêtu des habits du roi dans *La Nuit de Varennes* d'Ettore Scola. On se débarrasse des rois, on s'attaque aux signes du pouvoir qui peuvent se consumer sous forme d'effigie. Les iconoclastes traversent les siècles, et les institutions, comme Phénix, ressurgissent dans la ville en mutation qui tend vers la cité idéale !

Avec les notes de son luth, Amphion construit Rouen, Reims, Dijon, Troyes, Avignon, Venise, Port-Royal au Nouveau Monde et

Paris. Orphée prend sa lyre et chante des espaces hantés et vierges – la ville lumière, la Sérénissime, la ville des sacres, la cité des papes – peuplés de fantômes et de nouveaux personnages...

Marie-France WAGNER et Claire LE BRUN-GOUANVIC